

DON QUICHOTTE

AU PALAIS DE COMPIÈGNE (1)

Le Musée du Palais de Compiègne, en ce qui concerne Don Quichotte, renferme 24 tableaux peints par Ch.-Antoine Coypel et 9 toiles signées Ch. Natoire.

Ces deux peintres du XVIII^e siècle ont fait ces compositions en vue de leur reproduction par la tapisserie.

Celles de Coypel furent exécutées aux Gobelins, celles de Natoire, à Beauvais.

Ce fut sous le règne de Louis-Philippe que les Coypel, furent portés à Compiègne, puis envoyés au Louvre pour être restaurés et c'est en 1849, que selon le texte officiel « ils ont été placés d'une manière définitive dans la salle où ils sont encastrés aujourd'hui. »

Ce verbe « encastrés » semble bien affirmer l'installation définitive... mais qu'on ne s'y fie pas trop.

Au début de cette petite étude, j'ai écrit, par inadvertance « Le Musée du Palais de Compiègne ». C'est une locution vicieuse que rectifie la brochure vendue au Château sous le titre :

« Notice des tableaux appartenant à la collection du Louvre, exposés dans les salles du Palais de Compiègne. — Prix : 50 centimes. »

Dans cet intitulé ne figure pas le terme « Musée » qu'ainsi j'ai abusivement employé.

(1) Séance du 15 février 1901.

La vérité, toute crue, c'est que le Louvre de Paris est le propriétaire de l'œuvre artistique du Château.

Pour qu'on ne l'oublie pas, il expédie, trop fréquemment, un délégué pour faire son choix qui, invariablement, désigne un des meilleurs objets exposés. Exposé... c'est bien le mot !

C'est ainsi que le premier Consul de Gros a fait retour à Paris sous prétexte qu'il était trop beau pour séjourner en province, et qu'il jetait une ombre césarienne sur la localité.

Pareil enlèvement pour la plus belle tapisserie du Château « *Les noces d'Angélique et de Médor* ».

Elles étaient pourtant encastrées par d'énormes vis et semblaient faire corps avec la muraille — En dévissant, on a obtenu la séparation de corps.

D'après un : On dit vraisemblable, cette tapisserie constituerait actuellement la pièce capitale d'une galerie du Louvre formée par un conservateur que l'organisation de cette galerie a fait décorer.

Le personnel du château dut être tenté d'adresser à ce Monsieur l'expression de ses doléances, la séparation d'Angélique et de Médor ayant fait fléchir le casuel.

Avec de pareils précédents, il est bon de ne point trop s'attacher aux tableaux qui nous restent... ou de se hâter d'en prononcer l'éloge funèbre durant le temps qu'on les a encore sous les yeux.

Les Don Quichotte de Coypel et Natoire sont aussi encastrés, mais, qu'aux Beaux-Arts, surgisse, un jour, un conservateur rêvant de doter le Louvre... d'une collection des divers Don Quichotte... gare aux fourgons du mobilier national.

Ce qui doit un peu rassurer... c'est qu'il s'agit de chevalerie... et que si le mot existe

encore... la chose n'est plus qu'un accessoire du quai de la ferraille — un vieux casque ! comme on dit, avec ses devises surannées telles que : *Potius mori quam fœdari !* A ce sujet, on constate d'énormes progrès... rétrogrades !

Ce mode d'appréciation semble jeter une teinte narquoise sur le chevalier de la Triste figure.

Ce n'est point ainsi que l'ont envisagé Cœypel et Natoire.

Je n'examinerai pas le personnage, d'après le dessin et la couleur. Toute école a du médiocre et de l'excellent. En peinture, le maître est celui qui réunit la probité de la ligne et l'attrait de la couleur pour mettre en relief un sujet intéressant.

Cœypel et Natoire, dans leurs Don Quichotte, paraissent offrir ces qualités. Mais ce dont je sais gré aux artistes c'est de présenter un être sympathique dans sa folie chevaleresque. Cervantès reconnaît qu'en dehors de son idée fixe, son héros possédait sa raison.

Comme point de départ, on connaît la donnée. Don Quichotte de la Manche, exalté par la lecture de romans à chevaliers errants parcourant la terre pour combattre l'injustice, protéger les persécutés, se résoud à mettre ses lectures en action, et en route, sur Rossinante. Il prend les gens qu'il rencontre pour des adversaires, les troupeaux pour des bandes de mécréants, les moulins pour des géants, les hôtelleries pour des châteaux, et les servantes et villageoises les plus vulgaires pour dames de toute beauté, dont la Dulcinée du Tohoso est l'idéal.

C'est un détraqué de la gloire consistant à accomplir des actions vertueuses, difficiles, au service du bon droit. Il en résulte des aventures, prosaïques du côté des obstacles, héroïques du côté de Don Quichotte, par

le courage qu'il y dépense et les horions qu'il y reçoit.

Le gros Sancho Pança, l'écuyer qui partage en maugréant, les traverses du chevalier, représente le sens commun du public, tâchant, dans l'occasion de rectifier les visions de son maître. Sans y réussir il en subit les meurtrières conséquences. D'où des situations à la fois comiques et apitoyantes, créant un genre de sympathie qui explique l'extraordinaire succès de l'ouvrage. Traduit en toute langue, il a captivé et réjoui les tempéraments les plus variés par sa somme d'observations, de bons sens et de naïfs contrastes.

On rit de Don Quichotte et de Sancho, mais on les aime, on les estime, parce qu'en somme le chevalier est l'invariable victime de ses bizarres exploits ennoblis par la vaillance d'intention. Il semblait avoir pour cri de guerre ce vers chevaleresque :

J'aurais pour tout donner voulu tout conquérir !

Il paye constamment de sa personne... et lorsqu'une finale pleurésie attrapée en buvant froid au sortir d'une chaude affaire, le jette au lit d'agonie, il meurt dans les sentiments d'un bon chrétien à sa façon, dans son genre, d'un chevalier sans peur et sans reproche.

C'est l'avis de son curé qui le connaissait bien.

Coypel et Natoire ont traité le personnage d'une manière aimable, en amis.

C'est un procédé de l'école du XVIII^e siècle : le choix dans le vrai.

Ce devrait être le but et le mot d'ordre de l'art.

En fait de modèle, n'est-il pas préférable d'aller à l'attrayant qui peut se rencontrer en toute condition ?

Les deux peintres n'y ont pas manqué !

Leurs toiles présentent des types de toute

sorte. Femmes du peuple, marchandes, villageoises, enfants, archers, soudards, chevaliers, mécréants, médecins, châtelains, dames, demoiselles, pages, tout le monde est beau, gracieux et cependant naturel.

On ne saurait trop louer pour l'encourager cette disposition de l'artiste qui doit être un charmeur suscitant le beau physique et moral.

A cet égard, évitons d'employer en dérision le terme : Don quichottisme !

A l'analyse, Don Quichotte est un enthousiaste du bien à une dose de générosité démesurée, entreprenant ses travaux jugés irréalisables.

Coytel en juge ainsi. Dans le premier tableau de sa galerie montrant le départ de Don Quichotte, on voit, à l'horizon, le moulin à grandes ailes sur lequel va fondre le chevalier pour trouver ce qu'il prend pour un géant. Le peintre, en symbole de cette hallucination, plante une tête formidable au sommet du moulin et arme les ailes simulant les bras, d'un glaive et d'une massue. Le combat va s'engager et sa disproportion crée l'intérêt. Ces spectacles sont si rares que, même estimés impossibles, quasi ridicules, par la certitude de l'insuccès, on s'y arrête, sympathiquement subjugués.

Élargissons le point de vue :

N'est-ce pas le sentiment qu'éprouva l'Europe devant la lutte de l'Espagne contre l'Amérique ?

Les vaisseaux de bois sombrant au choc des cuirassés !

Et la petite Grèce résistant au Sultan rouge assisté de quatre puissances !

Et ces merveilleux Boers mitraillés et mitraillant depuis 18 mois les soldats et les milliards anglais avec devise : Mort ou Liberté ! Victoria en est morte d'angoisse et de stupéfaction !

Si, du général, nous passons à des faits particuliers, notre amour-propre national rencontre aussi quelques récentes belles recrues parmi les sublimes imprudents flagellés par leur audace.

Marchand à Fachoda... reculant par ordre !

De Villebois-Mareuil et Pierre de Bréda devenant frères d'armes des Transvaliens, aux prises avec les 100.000 Anglais !

Le capitaine Begouen écrivant sa lettre qui ricoche sur lui... en mortelle fièvre jaune.

Et d'autres, que nous ne connaissons pas, et dont il convient de saluer la gloire inconnue ou méconnue !

Au dire de certains qui ne comprennent pas les bataillons sacrés... ce furent des Don Quichottes.

Le Don quichottisme c'est Bayard devenant fou ! Soit ! mais quel fou de grande race, rêvant de voler aux étoiles ! C'est trop haut ; on s'y casse les ailes ! Mais n'en rions pas...

Un écrivain de mérite littéraire, Alphonse Daudet, a écrit : *Tartarin de Tarascon* qu'on a voulu ériger en Don Quichotte français.

La comparaison est malencontreuse et mortifiante.

Tartarin est un pleutre, à vaillance verbale, ressemblant à un preux comme y ressemblerait un mousquetaire de carnaval.

Le grain de valeureuse beauté de Don Quichotte c'est d'offrir sa vie en paiement de ses extravagances, à la manière de ce brave homme dont, pour terminer, je vous dirai la courte histoire.

Père de famille, il était robuste et dans la misère.

Il se multipliait pour trouver une petite position assurant la subsistance des siens.

On vint, un jour, lui dire : « Si vous êtes résolu, courageux, fort aux armes, il y a une place vacante. — 200 francs par mois. »

— J'accepte.

La place consistait, dans un journal, mauvais comme un scorpion et prudent comme une poule, à devenir l'homme de paille, endossant la responsabilité des articles anonymes et venimeux.

En quinze jours, l'homme de paille eut trois duels et fut blessé trois fois.

Dans une quatrième rencontre, l'atteinte étant mortelle, il recommanda sa femme et ses enfants au Directeur de la feuille, lui avouant, avant d'expirer, que, par crainte de manquer sa place, il avait menti... n'ayant jamais touché à une épée !

C'était une façon de Don Quichotte, mais un de ses humbles dévoués vaincus qui m'émotionne plus que n'importe quel vainqueur !
Vive Don Quichotte !

Charles GARAND.
